

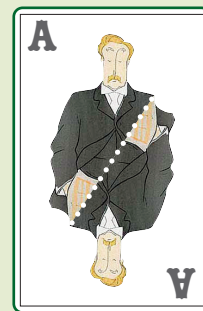
Président d'honneur
Robert Rotrou

ALPHY

Bulletin officiel de l'Institut et de l'Académie Alphonse Allais

« Ça vaut mieux que d'aller au café. »

3^e année – n° 8 – avril 2018



Président d'horreur
Des Vices

Continuité et ouverture

SACRÉ mois d'avril ! Mois du poisson, ainsi que nous le rappelle Ah ! Ah ! Ah ! Éditions en page 8. De ces petits poissons qui, tel *Alphy*, deviennent grands. Ce constat nous est l'occasion de remercier nos nouveaux adhérents de l'Institut Alphonse Allais comme ceux de l'Académie Alphonse Allais. Leur soutien et leur enthousiasme nous prouvent le bien-fondé d'associer rire et loyauté, humour et droiture, ce que partage notre cercle amical en jetant des ponts par-delà les différends, les ressentiments et les ego. Le revers de cette belle médaille de reconnaissance ne nous déplaît pas puisqu'il impose à *Alphy* de s'étoffer et de développer sa pagination. Grâce à cette extension, il conserve la bonne aération de ses pages, au nombre de douze désormais, et se diversifie.

Cette année, notre poisson d'avril a égayé Paris et Périgueux grâce à une animation singulière

(pages 11 et 12) menée accordéon battant par le talentueux Jack sous le sourire complice de notre chère marraine, la chanteuse Isabeau, montmartroise ô combien ! Jean-Luc Mélenchon nous ayant prêté son hologramme, c'est dans le riant chef-lieu de la Dordogne, d'ordinaire si tranquille, et à Montmartre, que l'Académie Alphonse Allais a rendu un hommage mérité à Sigmund-Marcel Krospenfüger en une commémoration tout allaisienne et chatnoiresque.

En juin, nous emprunterons un train limousin pour des intronisations sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement. Auparavant, nous aurons décerné, à titre posthume, le prix Alphonse-Allais ® à l'immense peintre et dessinateur Albert Dubout, dans le cadre d'une exposition-conférence qui lui sera consacrée par son petit-fils.

Nous informerons nos adhérents de cette manifestation, car il

conviendra de réserver sa place au plus vite, la remise du prix se faisant sur invitations.

Albert Dubout succède donc à Umberto Eco (2015), à Charlotte Rampling (2016) et à Erik Orsenna (2017). La pitoyable et mauvaise farce d'imposteurs en mal de notoriété tentant de décerner un grotesque prix Alphonse-Allais à Jean-Claude Carrière a fait long feu. Cette attribution est donc nulle et non avenue, ce dont convient l'intéressé dans sa lettre à notre Académie, dont nous ferons probablement état un jour ou l'autre.

Après Erik Orsenna, l'Académie honorera au début du mois de juin prochain l'immense artiste que fut Albert Dubout, au cours d'une cérémonie parisienne, en lui remettant très officiellement, à titre posthume, via son petit-fils Didier Dubout, le prix Alphonse-Allais ® pour l'année 2018. 🍷

Jean-Pierre Delaune

LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr



Directeur de publication : Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef : toute la bande

Comité de rédaction : Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand



Résultats de la dictée du numéro précédent



La dictée de Colle-un-gnon (voir *Alphy* n° 7) a connu un gros succès. Parmi les très nombreuses réponses parvenues, deux se sont détachées.

Dans la catégorie **Juniors**, c'est Frédérique P. Lamoureux, de Montréal (Québec), qui l'emporte, avec le très beau score de deux fautes et demie.

Dans la catégorie **Seniors**, la victoire revient à Claudine Pelletier, de Paris (France), avec deux fautes et demie également (auraient-elles copié ?).

Compliments aux participants car ce n'était pas facile. Bravo à nos deux gagnantes qui deviennent par leur succès académiciennes Alphonse Allais.

Les bons mots de nos académiciens Alphonse Allais



Raymond Queneau (1903-1976)

- Je suis inculte parce que je n'en pratique aucun et insecte parce que je me méfie de toutes.
- Dans toutes les tentatives jusqu'à nos jours pour démontrer que $2 + 2 = 4$, il n'a jamais été tenu compte de la vitesse du vent.
- Histoire de France : les Huns piquant des deux arrivèrent à Troyes quatre à quatre.
- Soyez snob pour les xuaminaz.



Philippe Bouvard (1929)

- Les marins côtiers savent ce que les play-boys ignorent : c'est dans la drague qu'on touche le plus souvent le fond.
- L'impôt est une ressource gouvernementale illimitée puisque la pression fiscale s'aligne sur les besoins des administrations et jamais sur les moyens des contribuables.
- La confiance est l'imperméable de la femme exhibitionniste.

MARIONS-LES !

« *C'est vrai qu'ils sont mignons
Tous ces petits villa-a-ages.* »

Oui, Georges Brassens, ils sont mignons.

Notre douce terre de France compte près de trente-six mille communes. Nombre d'entre elles sont jumelées avec une ou plusieurs villes étrangères.

Mais, à notre connaissance, aucune ne l'est avec une autre commune française.

C'est d'autant plus regrettable que les rapprochements de noms ne manquent pas de faire la joie des amoureux du calembour, tels les admirateurs d'Alphonse Allais que nous sommes. Notre ami Raymond de Saint-Cantetroy s'est penché sur la question et nous livre ci-dessous quelques exemples issus de ses recherches et de sa créativité.

Montfroc (26) – Percé (86)

Sigy (77) – La Morte (38)

Étain (55) – Leffard (14)

Piano (20) – Bar (19)

Cheminot (57) – Antrain (35)

Et vous... ? Y avez-vous songé... ?

Adressez au journal

vos rapprochements de communes.

**Les jumelages les plus drôles vaudront
à leurs auteurs d'être intronisés
à l'Académie Alphonse Allais.**

VERS HOLORIMES

*Un corrupteur tente de soudoyer un page dans les pleurs qui souille la bouille du vendangeur,
le menaçant, en cas de refus, de remiser la somme en un lieu discret.*

Six thunes en veux, page, larme aidant, macule hotte.

Si tu n'en veux pas, je la remets dans mon panier ¹.

1. « Enseigne-moi Davis où tu trouves la rime. » (Boileau)

Véro Lorime



Petite correspondance de Jean-Pierre à Bernadette :

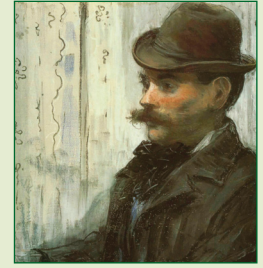
« Je ne veux plus te voir avec un zéro de conduite ! »



Le feuilleton (2^e épisode)

M. TRISTECON

chef d'entreprise



Monsieur Tristecon ressemble un peu à ce que les marins appellent un corps mort. Il en traîne derrière lui, en girandoles, en pagaïe, des corps morts ! Comme un vieux rafiot des algues et de ces coquillages collés à la coque par un phalle de caoutchouc et qu'on appelle des anatifes. Monsieur Tristecon traîne derrière lui des huissiers indulgents, des prêtres sans diocèse, un avocat véreux, des petites sœurs quêteuses, des percepteurs, des tapineuses et des poulagas. Au sec, ils font antichambre, pour une recommandation, une obole, un chantage, un papier timbré, une promesse.

Monsieur Tristecon ne boit que de l'eau minérale : jamais celle du robinet.

Il se lave les mains en sortant des waters.

Il crache dans son mouchoir avec un joli geste.

Il mouille son doigt pour feuilleter l'annuaire des téléphones.

Monsieur Tristecon use parfois de sa voiture. Dans Paris, il cale et se fait emboutir. Il collectionne

les contraventions qu'il fera sauter par un ami de la P.P. Mais de peur des insultes des chauffeurs de taxi, il n'ose plus sortir de son garage. Il hésite. Et s'il quitte Paris un dimanche, il ne rentre que le lundi matin – à cause des chauffards du dimanche soir, dit-il.

Il patauge. Tout va trop vite pour lui : les idées des autres qu'il ne saisit pas, les voitures, le coût de la vie, l'impôt. Il ne parvient pas à suivre ; il arrive toujours trop tard.

Seules ne vont pas assez vite les machines de ses ateliers, conduites par des incapables et des tire-aucul.

Mieux vaut perdre sur un placement sûr que sur un placement douteux, dit Monsieur Tristecon.

(à suivre)

*Monsieur Tristecon chef d'entreprise,
François Caradec, Temps mêlés, 1960.
Avec l'aimable et gracieuse autorisation
de M^{me} Caroline Caradec.*



Que les amis de l'humour et du Périgord ne se privent pas de courir à cette manifestation. Quelque chose nous dit que notre Alphonse Allais pourrait bien y être à l'honneur.

SUR LE CAHIER DU VICOMTE

Après avoir dégusté quelques
gâteaux salés pendant l'apéro
au Bar des Dandys, au restaurant
Le Bon Caillé savourez quelques
quiches de Mar-en-Bœuf,
du ris de veau sauce Luce,
voire un banc de truites,
le tout accompagné
d'un Château Lafite Baule.

Patrick Salue

FABLE EXPRESS

*Cuba se soigne chaque année,
Avec force médicaments.
Mais la persistante diarrhée
Apparaît régulièrement.*

Moralité

Fidèle gastro !

Sgannali

Le courrier des lecteurs

Cher Maître,

Doit-on utiliser la même
adresse de correspondance quand
on n'a rien à vous dire ?

Alain Culte



Cher Alain,

*L'adresse demeure la même.
Toutefois nous vous rappelons
qu'il convient d'écrire lisiblement.*

Francisque Sarcey petit-fils

LES CAFÉS

À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE



SOCRATE les fréquentait. Virgile, Horace et Ovide y lisaient leurs œuvres. Tout comme Cicéron, Antoine s'y aventurait certains soirs sur les bords du Tibre, la tête cachée dans sa toge : même honteux, les eupatrides à Athènes, et les patriciens à Rome, ne dédaignaient pas les *tavernes*, c'est ainsi que l'on nommait ces lieux où l'on servait un assez mauvais vin mais où la compagnie était de qualité.

À Londres, Shakespeare écrivit de très beaux vers au *Cygne*. On apercevait un Luther moins rigoriste à l'*Ourse Noire*, à Orlemonde ; Rabelais à la *Cave Peinte*, à Chinon ; François Villon à la *Pomme de Pin*, dans la Cité. Les siècles passaient. On parla alors plus volontiers de *cabarets*.

Ensuite ce furent les *cafés*, littéraires à leurs débuts. Voltaire appréciait le café *Le Procope*, à Saint-

Germain ; Marivaux, l'*Épée de Bois*, rue Quincampoix ; l'abbé Prévost, le cabaret de la rue de la Huchette où il songea à Manon Lescaut. Le vin y était meilleur mais on y restait toujours sérieux et inspiré.

Le grand bouleversement de la fin du XIX^e siècle

Dès la fin de la monarchie de Juillet, les cloisons tombèrent. Savait-on encore où l'on s'asseyait ? On pensait pousser la porte d'un estaminet où l'on discute autour d'un verre et c'était une quasi-galerie de tableaux. L'art entraît au café.

Plus loin, où l'on avait cru apercevoir le pli furtif d'une robe légère se

prendre dans une porte qui se ferme, ce n'était qu'atmosphère vibrante et studieuse. La presse nouvelle et les journalistes, faute de locaux, y observaient le monde s'entre-dévorer, et accoudés au zinc ils expédiaient leurs papiers au plomb des typographes. Le café d'édition était né.

Alors, *brasserie, cabaret, guinguette, café, caboulot, estaminet, mastroquet*, peu importait désormais l'appellation pourvu que l'on pût boire hors de chez soi, ainsi que l'écrivait Huysmans : « *Certains breuvages présentent cette particularité qu'ils perdent leur saveur, leur goût, leur raison d'être, quand on les boit autre part que dans les cafés.* »

D'aucuns hésitaient ou ne s'y retrouvaient plus. Ainsi Francisque Sarcey qui, sur les cafés-concerts – autre grande nouveauté de l'époque, qui s'ouvrait aux classes modestes –, écrivit tour à tour :





« Voilà bien un un abîme de bêtise et d'ennui », puis plus tard, repentant : « Je ne suis pas fâché d'apprendre que nos jeunes poètes peuvent aujourd'hui y lire, devant des auditeurs plus nombreux, leurs productions nouvelles. Si j'avais vingt et un ans je demanderais à entrer aux Hydropathes. »

De nouveaux clients

Dès le Second Empire, la clientèle des cafés changeait. Les écrivains se faisaient plus rares ou minoritaires.

On y rencontrait, selon la classification d'Émile Goudeau : au *mastroquet vieux-jeu* des ouvriers fatigués, des étudiants fauchés, des voyous de quinze ans que lorgnaient des drôlesses de douze ou treize ans, et au *mastroquet nouveau-jeu* des employés de bureau, des maris sans leur femme, des bourgeois nantis, des viveurs à l'affût des lorettes, des grisettes, des demi-mondaines et de ces grandes horizontales décrites dans *Nana* de Zola, *Sapho* de Daudet, *La Fille Élisa* d'Edmond de Goncourt ou *La Maison Tellier* de Maupassant. Elles trouvaient dans la fréquentation des cafés un moyen de gagner en respectabilité et d'échapper aux

maisons d'abattage de La Villette, de Sébastopol ou de Montparnasse.

De ces nouveaux cafés, Goudeau dresse des tableaux saisissants. Du *mastroquet vieux-jeu* : « Dans ce réduit minuscule, où flotte un relent de moisissure, le buveur d'habitude surtout se trouve bien : cela lui semble un refuge contre la vie tournoyante où il n'est pas heureux ; l'obscurité lui plaît, le calme ; il ressemble à un fumeur d'opium qui fuirait le jour. C'est son opium à lui que ce vin bleu ou cette absinthe innommable sentant le vert-de-gris ; il s'intoxique doucement : son cerveau lassé bout comme une vieille bouilloire sur un maigre feu de veilleuse. »

Et du *mastroquet nouveau-jeu* : « Parmi les boissons féroces, à côté des cidres innocents, des poirés mousseux et de la timide eau de Seltz que l'on jette bruyamment dans une grenadine au kirsch ou dans un guignolet ; à côté du punch Grassot qui ragaillardit les frileux avant de leur poisser l'estomac, et du grog améri-

cain réservé aux richards, signalons ce perfide et affreux mélange d'absinthe et de café, appelé d'un nom effroyable : le tremblement de terre. Après cela, il n'y a plus rien. »

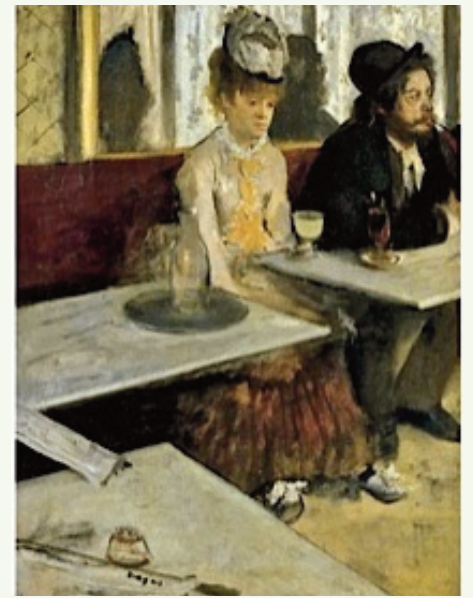
La III^e République

Passé les spasmes de la Commune, le nouvel humour, accompagnant l'essor de la caricature, entra à son tour au café avec ses cohortes serrées, jeunes et bruyantes de *dissidents*, d'*hydropathes*, d'*hirsutes*, de *fumistes*, de *zutistes* et de *je-m'en-foutistes*. On y buvait toujours sec, mais désormais on y riait.

Mais on a beau rire de tout, la face sombre des cafés ne parvenait jamais à se dissiper totalement dans les brumes insouciantes des alcools frelatés. Les portes des cafés de la fin du XIX^e siècle ouvraient souvent sur des univers de névrosés et de malades.

Ce furent les excès de tout genre, l'ivrognerie, l'absinthe neurotoxique titrant à 72° qu'appréciaient « les estomacs tannés de certains buveurs, véritables estomacs-alambics » dont riait Goudeau, et jusqu'à cet éther épouvantable, bu pur ou mélangé à l'alcool, dont on arrosait les fruits de saison le printemps venu.





Ce fut aussi la vérole, dont les filles publiques et les *vadrouilles* étaient atteintes très jeunes. Au café, les serveurs étaient formés à les reconnaître aux plaques sur les lèvres ou dans la bouche et nettoyaient plus soigneusement leurs verres. Ces filles oubliaient leur mal dans la boisson en compagnie de leurs amants contaminés. Charles-Louis Philippe, dans *Bubu de Montparnasse*, montre une Berthe au café buvant à sa maladie : « *Elle but l'alcool comme rien, et ce n'était pas assez. Elle dit "En avant la musique" et s'en versa d'autre. La folie venait, une fois le coude levé, de le lever encore, toute une folie du coude et de la tête où boire était une joie et multipliait la joie.* »

Montmartre vint

À la fin du Second Empire, Montmartre n'était encore qu'une colline sauvage qu'Hausmann n'avait pas songé à débarrasser de ses maisons délabrées aux entrées inquiétantes, bordées de terrains vagues fermés de palissades lépreuses.

Ainsi, Montmartre n'avait pas bonne réputation et les artistes préféraient les cafés installés au pied de la Butte, autour de la place Pigalle et près des Batignolles. Sur le boulevard de Clichy et sur le boulevard du Temple, les cafés, les cabarets, les bals et les estaminets foisonnaient.

On ne s'aventurait jamais beaucoup plus haut.

Il fallut attendre Salis et le transfert de son *Chat Noir*, en juin 1885, au 12, rue de Laval¹ pour qu'avec les cafés naisse enfin cet esprit montmartrois unique au monde, fait d'insouciance, de désinvolture, de légèreté et d'impertinence. Steinlen, Willette, Allais et bien d'autres embôlèrent le pas.

La Butte eut aussi ses ténèbres. Entre l'humour sans frein et la licence, les frontières étaient floues. Et de la licence on sombra vite dans l'obscénité et les addictions. Léon Daudet, oubliant la Sapho de son père, fut très sévère avec Montmartre : « *Selon qu'on voit et qu'on juge Montmartre en artiste, ou en médecin, ou en moraliste, on a une impression très différente. Ce qui est certain, c'est que nulle part la substance humaine n'est gâchée, et abîmée comme là.* » Plus haut, Daudet fustigeait ainsi la morphinomanie de



Montmartre : « *Il n'était pas une brasserie interlope de la Butte, où ne sévît la seringue Pravaz².* »

Et Montparnasse suivit

Montmartre fut une parenthèse dans la vie parisienne et dans la littérature, une sorte d'éclair de génie très singulier, et sa grande époque fut en fin de compte assez courte. Trente années tout au plus.

Dès le début du XX^e siècle, les artistes et les écrivains quittèrent Montmartre pour Montparnasse, pour ses nouveaux cafés, pour son âge d'or et pour ses années folles. À Montmartre ne restèrent plus alors que de beaux souvenirs, des cabarets, des brasseries et des cafés à touristes.

C'est une tristesse et, comme l'écrivait Huysmans : « *Depuis lors, l'âme des habitués se désempare.* » Mais leur âme est mouvante et ces habitués de café qu'il a célébrés revinrent bien vite à leur quête essentielle, cette institution si française, le *café*, où qu'il se situe : « *Ils y trouvent une sorte de salon où l'on n'est pas forcé de s'habiller, de parler, de subir le bavardage exténuant des dames. Ils y réalisent sans doute cet idéal de pouvoir songer et voyager en repos, au loin, dans le tiède milieu d'une convenable compagnie muette.* » ☺

Frédéric Brettinni

1. En 1887, la rue de Laval est devenue rue Victor-Massé.

2. Charles-Gabriel Pravaz (1791-1853), chirurgien inventeur de la seringue.

Cabarets célèbres

Avant le XIX^e siècle, les cabarets n'étaient au fond que de simples cafés.

On s'y retrouvait, on y buvait et on y mangeait.

Ce n'est que vers la fin du siècle qu'ils devinrent autre chose.

On y buvait et mangeait toujours, mais désormais on y venait au spectacle.

Dans le prochain numéro d'Alphy, nous parlerons d'eux et de leur avatar, les cafés-concerts.

Nous verrons ce qui a présidé à leur création, les artistes qui s'y sont produits et leur clientèle.

En avant-première, voici quelques cabarets célèbres qui ont fait la réputation montmartroise.



Les *Quat'z'Arts* fréquentés par Willette et Rœdel, ouvrirent leurs portes au 62, bd de Clichy. S'y préparèrent les Vachalcades de 1896 et 1897.



Le *Chat Noir*, fondé par Rodolphe Salis, eut deux adresses successives : 84, bd de Rochechouart et 12, rue de Laval (devenue rue Victor-Massé).



Le *Brûlant Alexandre* s'implanta définitivement au 100, bd de Clichy, lieu qui abrite aujourd'hui le Théâtre des Deux Ânes de Jacques Mailhot.



Le *Cabaret du Néant*, créé en 1892 par Antonin au 34, bd de Clichy, céda la place en 1896 au *Cabaret de l'Enfer*.



Le *Cabaret de l'Enfer* quitta le 34, bd de Clichy pour s'installer au 52. Il jouxtait le *Ciel*.



Le *Lapin Agile*, cabaret de Frédé, demeure situé au 22, rue des Saules.



Avril – nos conseils

C'est le mois du poisson.

Profitons-en donc pour honorer la mémoire de la marquise de Pompadour, duchesse de Menars, ravie à l'affection des siens le 15 avril 1764.

Mais, nous direz-vous, le 15 avril, c'est le signe du Bélier, pas des Poissons ! Alors, pourquoi ?

Et nous répondons : bien sûr, mais la marquise, née un 29 décembre, donc Capricorne, était venue au monde sous le nom de Jeanne-Antoinette Poisson.

Il n'empêche qu'un poisson est toujours d'avril.

Avez-vous déjà entendu quelqu'un s'écrier « poisson de mars... » ou « poisson de décembre » ?

Non, évidemment.

Bref ! ne noyons pas le poisson, car nous pensons qu'il serait mal venu de faire offense à cette malheureuse femme, au prétexte qu'elle serait née sous un mauvais signe. D'ailleurs, les Capricorne ne sont pas un mauvais signe, sauf quand ils sont dans les charpentes. C'est mauvais signe.

Mais si vous avez pris la précaution de faire traiter votre charpente, vous pourrez dormir tranquille. Parce que dormir sous un toit qui risque de s'effondrer à tout instant, ce n'est pas conseillé.

Alors, un conseil : profitez donc du mois d'avril pour faire traiter votre charpente.

FATALE ERREUR SÉMANTIQUE

Il avait du rouge à limaces sur le col de sa limace. Rentrant chez lui, il ne s'était pas aperçu qu'il avait des taches rouges sur le col de sa chemise. Par contre, sa femme le remarqua aussitôt.

— Où as-tu encore été traîner ? lui jeta-t-elle rageusement, en même temps que le petit vase en cristal posé sur le guéridon de l'entrée, qu'il esquiva fort habilement, mais de justesse.

— Mais nulle part, ma mimine !? répondit-il, sans bien comprendre la raison du courroux de son abominable bourgeoise.

— Salopard, tu mens ! Le col de ta chemise porte encore les traces de ta coupable attitude. Ne me raconte pas d'histoire...

Le malheureux jeta comme il le put un regard affolé sur ledit col, le tendant avec sa main droite, tandis qu'avec une moue grimaçante, il tentait de découvrir les traces souillant prétendument tout à la fois sa liquette et l'honneur de sa légitime.

— Et c'est pas la peine de faire de pareilles contorsions, tu sais très bien de quoi je parle ! Et puis tu sens la cocotte, vieux cochon !!

— Mais non, j'te jure ! crut bon d'ajouter l'époux confondu.

À ces mots, la rombière, hors d'elle, se précipita alors à la cuisine, d'où elle revint armée d'un grand couteau à viande qu'elle planta avec hargne dans celle de son jules, sans autre forme de procès...

Au sien, elle fut surprise d'apprendre que l'analyse des taches rouges avait révélé que c'était du sang. Celui précisément de son mari qui était passé chez le coiffeur, dont le rasoir avait un peu dérapé. Pour s'excuser, celui-ci lui avait offert une friction d'une nouvelle lotion parfumée dont il lui dirait des nouvelles, ce qu'il n'eut, bien évidemment, pas l'occasion de faire.

Pour sa défense, elle prétendit que l'auteur de cette histoire avait écrit ... *l'époux confondu*, ce qui voulait bien dire qu'il était coupable ! Le juge lui expliqua qu'il fallait entendre *confondu* dans le sens d'*étonné*, *déconcerté*, et non dans le sens de *démasqué* ! Elle fut donc condamnée à relire le dictionnaire en prison, et l'auteur à une forte amende pour emploi de mots pouvant prêter à confusion.

Moralité :

Faut pas confondre : il y a *limace* et *limace*...

ALBERT DUBOUT



PRIX ALPHONSE-ALLAIS 2018

IL EST NÉ EN 1905, année de la disparition d'Allais. Comme lui, il a collaboré au *Sourire*. Comme lui, il a mis son talent au service du rire. Il se rêvait toréro mais il fut illustrateur de génie. Albert Dubout traverse les trois quarts du xx^e siècle la plume à la main et la fantaisie la plus libre en tête. Il illustre la première affiche de *César* que Marcel Pagnol porte à l'écran, ce qui prélude à une solide et longue amitié entre les deux hommes.

Durant un demi-siècle, Albert Dubout dessine dans près de deux cent cinquante revues, de *L'Épatant*, cher aux Pieds nickelés de Forton, à *France Dimanche* et *Ici Paris*, en passant – le sait-on ? – par *L'Os libre* de Pierre Dac, lui aussi fils spirituel d'Alphy. Chacun connaît la femme imposante castratrice d'un mari étriqué, le fameux « couple à la Dubout », et ses dessins de foules aux détails affinés.

Albert Dubout prête son immense talent à l'illustration des œuvres de François Villon, Boileau-Despréaux, Beaumarchais, Alphonse Daudet, San-Antonio, et du grand Molière lui-même. On lui doit aussi cinquante-deux affiches de cinéma, depuis *César* jusqu'à *Clochemerle* et... *Ma tante d'Honfleur*.

Décidément, Alphonse Allais et Albert Dubout étaient faits pour se retrouver.

Ce sera chose faite le 1^{er} juin prochain, à Paris.

J.-P. D.



*Est-ce parce que les pneus sont caoutchouteux
que pour vérifier leur pression on en mesure l'écart en bars ?*

Dolgi

Devenir membre de l'Institut Alphonse Allais

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à
Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse Allais – 28, rue des Catalpas – 77090 Collégien.

Chèques libellés à l'ordre de **Institut Alphonse Allais**.

Catégorie 1 (Formule « Jeunesse », moins de vingt-cinq ans) : 9,99 €

Catégorie 2 (Formule « Classique », plus de vingt-cinq ans) : 20,01 €

Catégorie 3 (Formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* : 30 €

Catégorie 4 (Formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation, comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* et de la Comète de Allais.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information concernant nos manifestations ainsi que de l'envoi électronique de *Alphy*.

LES 7 ERREURS

Un gentil papy gâteau transformé en redoutable « smiling cobra » par notre habile infographiste.

*Nous vous dévoilons
six modifications
(les moins évidentes)
apportées
à la photo originale.*

**Les lecteurs qui
découvriront la septième
(la plus facile) seront
intronisés académiciens
Alphonse Allais !
(écrire au journal)**



AVANT

APRÈS

1. Le couvre-chef a été retiré, remplacé par un crâne dégarni, symbole d'une ambition démesurée.
2. Le nœud papillon est devenu ridiculement petit, témoignant de l'étroitesse d'esprit du personnage.
3. Le regard si doux du papy a laissé la place à deux yeux fixes et cruels.
4. La bouche a perdu sa bienveillante mobilité pour un rictus figé et glaçant.
5. Les deux sceptres flamboyants, fièrement portés, sont remplacés par un étendard grisâtre et sans âme.
6. Une médaille usurpée s'est substituée à l'insigne d'un des clubs privés les plus huppés de Normandie.

À vous de jouer sans tricher ! (la solution est au bas de cette page)



Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51
I																																																			
II																																																			

Horizontalement

I. Invention de Christophe – **II.** Prénom du Maître – Inventeur du café lyophilisé – Capitaine de breuvages
Célèbre parapluie – Drôle d'affaire – Allais y est né – Tel le chat de Steinlen

Verticalement

1. Voyelle doublée – 2. Nouvelle lune – 3. Initiales d'Émile Prud'homme – 4. Initiales de Marcel Herrand
5. Initiales d'Eugène Ormandy – 6. Initiales de Louis Nucera – 7. Précise le doctorat – 8. Démonstratif
10. Dieu égyptien – 11. La fin de Nicolas Gogol – 12. Initiales de René Lacoste – 13. Initiales d'Émile Ajar
14. Démonstratif – 15. Coutumièrement suivis – 17. Parti en déconfiture – 18. Initiales d'Étienne Arago
19. Initiales de Daniel Prévost – 21. Article – 22. Initiales d'Isidore Strauss – 23. Double consonne
24. Double voyelle – 25. Voyelle doublée – 26. Père à moitié – 27. Initiales d'Édouard Daladier
28. Initiales de Victor-Emmanuel II – 30. En marge – 31. Aux extrémités d'un tunnel
32. Initiales d'Onésime Authier père – 33. Note – 34. Initiales de Bernard Raffarin – 35. Île
36. Initiales d'Onésime Authier fils – 37. Participe passé de savoir – 39. Acide ou basique
40. Initiales d'Albert Offenbach – 41. Route nationale – 42. Initiales d'Anatole France – 43. Symbole du chlore
44. Article – 45. Alternative – 46. Vieille cité – 48. Un peu de cyan – 49. Début de collusion – 50. Tête de lit
51. Infinitif

Triste en bénard



Sigmund-Marcel Krospenfüger ... à jamais dans nos cœurs !

IL Y A quelques jours, notre Académie a célébré le vingtième anniversaire de la dernière pérégrination du Parisien périgourdin Sigmund-Marcel Krospenfüger, en commémorant un événement à jamais gravé dans les mémoires de Montmartre et du Périgord.

Devant une foule enthousiaste de spectateurs curieux et cultivés, parmi lesquels notre ami historien du « Vieux Montmartre » Christophe Arnaud, Frédéric Raith, représentant Jean de la Foutaise malheureusement empêché, ainsi que la nièce du héros, Claudine Krospenfüger, la plaque officielle fut dévoilée par notre Grand Chancelier au terme d'une allocution tout en retenue et en pudeur, donnant ainsi à la modeste rue Félix-Ziem ses lettres de noblesse.

Marraine de la manifestation, la talentueuse chanteuse montmartroise Isabeau, accompagnée par les touches et le soufflet de l'accordéon magique de Jack, distilla l'élégance indispensable à la cérémonie et la ferveur républicaine que requerrait l'instant en lançant de sa voix rossignolesque une vibrante *Marseillaise* bientôt reprise en chœur par les nombreux amis d'Alphonse Allais présents.

Les journalistes accrédités de la presse régionale, nationale et internationale n'ont pas manqué de couvrir l'événement et de trinquer à la gloire de Sigmund-Marcel Krospenfüger et à la parfaite réussite de cette journée riche d'émotion et de souvenir, sans oublier la sangria et

les vins capiteux de Mademoiselle Raymonde, rehaussés par les refrains du Chat Noir et du Mirilton chers à Salis et à Bruant qui résonnent encore depuis les parages de la rue Darnéfont jusqu'à la place du Tertre.

Par la grâce de l'hologramme prêté par Jean-Luc Mélenchon (merci à toi, cher Jean-Luc), notre Grand Chancelier rendait simultanément le même hommage au cœur de la

bonne ville de Périgueux en dévoilant une autre plaque commémorative dans la complémentarité la plus allaisienne, sous les auspices complices du premier magistrat de la cité, Antoine Audi, un maire aux bien belles initiales.

Vive le progrès !

Vive l'hologramme !

Vive Sigmund-Marcel Krospenfüger !

L'historiographe de l'Académie Alphonse Allais



Sigmund-Marcel Krospenfüger...

... à jamais dans nos cœurs !



ILS ONT OSÉ LE DIRE...

“Alors qu’ils représentaient près d’un quart de la population du Moyen-Orient au début du xx^e siècle, les chrétiens y sont aujourd’hui minoritaires.”

TV Grandes Chaînes n° 359

“Tel le Phénix, il revient du diable vauvert.”

France Info, 7 janvier 2018

LE PETIT COIN DE LA PHILO

“Les médias ont rendu hommage au couturier Givenchy en rappelant qu’il avait habillé Audrey Hepburn.

Ne seraient-ils pas plus enviables, ceux qui l’ont déshabillée ?”

Harry Stott

Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse Allais

Grand Chancelier : Jean-Pierre Delaune

Camerdingue : Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète : Xavier Marchand

Adjoints à la Grande Chancellerie

Détenteur des paroles du maître : Patrice Delbourg – Porte-parole : en attente de désignation

